

Le coquelicot

Clémence est confiante. Pour l'instant, tout se passe comme prévu, et elle veut croire que la suite de l'après-midi se passera tout aussi bien. Elle a envie de cette journée depuis longtemps, elle a tout organisé minutieusement, il n'y a aucune raison que quelque chose se détraque à nouveau. Elle jette un coup d'œil à Pierre, qui pour le moment reste calme dans son fauteuil roulant et garde son air ravi. Il surprend son regard, et lui adresse un sourire amoureux : les sentiments de son mari à son égard semblent bien être la seule chose inchangée depuis le drame...

Ce dimanche de mai s'est jusque là déroulé à merveille. Placée sous le signe du soleil, cette journée incarne la pause dont Clémence avait besoin depuis longtemps après des mois de difficultés. Ils ont commencé par une visite d'Azincourt, la jeune femme ayant pensé, à juste titre, que ce site célèbre ravirait l'historien qu'est Pierre. Ils se sont ensuite promenés dans les alentours, goûtant les joies de la nature, avant de pique-niquer. Les voilà à présent à Troisvaux pour découvrir l'abbaye de Belval, un site sur lequel Pierre a fait des recherches à de nombreuses reprises, du temps où il travaillait encore à l'Université, mais où ils n'ont jamais eu l'occasion de se rendre tous les deux.

Clémence vient de prendre les billets, ils attendent désormais l'arrivée du guide. Une famille et un autre couple sont là également ; comme la plupart des gens, ils détournent les yeux, gênés, en voyant le fauteuil et le moignon de Pierre. Bien que maintenant habituée, Clémence se mord les lèvres pour ne pas pleurer. Non, elle ne doit pas craquer, rien ne doit venir gâcher cette magnifique journée. Mais d'un autre côté, comment leur en vouloir ? Peut-être Clémence réagirait-elle ainsi à leur place...

Soudain, elle le voit, et elle sait alors que tout est fichu. Il est là, comme incongru au milieu de la sobriété du gris des pierres de l'abbaye et de la discrète présence de la verdure. Il se détache, comme un signal d'alerte, comme un pied-de-nez narquois aussi. Une tache rouge, vive, brillante, immanquable. Un rouge éclatant, pur, resplendissant, qui attire le regard de tous. Le rouge d'un splendide coquelicot.

La jeune femme s'efforce de rester calme, bien qu'intérieurement son esprit ne soit que panique. Son cerveau est obnubilé par une seule idée : éviter à tout prix que Pierre ne le voie. Il reste encore une chance, même minime, de sauver cet après-midi. Elle veut tourner le fauteuil dos au point rouge, mais elle comprend quand elle s'approche des poignées du siège

roulant qu'il est trop tard. Le regard de son époux accroche la lueur rouge, y reste fixé de longues secondes, puis la réaction semble se produire dans son cerveau fatigué et confus.

- Oh, un coquelicot ! Tu as vu ? s'exclame-t-il comme un enfant.

- Oui, mon amour, murmure-t-elle, désespérée.

- Ça me rappelle la guerre...

- Oui, je sais mon chéri, répond-elle précipitamment. Mais tu me le raconteras après, là on visite l'abbaye de Belval, tu te souviens ?

- C'est rouge, comme le sang qu'il y avait, à la guerre, poursuit-il sans l'avoir entendue. Et, tu savais que les Anglais l'ont choisi comme fleur symbole en hommage aux soldats tués ? Comme nous avec...

- Le bleuet, oui, je sais mon amour, coupe-t-elle au bord des larmes.

Elle tente ce qu'elle peut pour enrayer la machine, mais elle n'y croit pas. Elle a parfaitement conscience que Pierre est désormais inarrêtable, et qu'il ne cessera de parler que dans une heure environ, lorsqu'il aura achevé – pour la énième fois – son histoire.

Elle n'écoute que par intermittence – de toute manière, elle connaît par cœur chacun des mots du récit de son mari. Elle est surtout morte de honte, et jette autour d'elle des coups d'œil paniqués. Les gens les regardent, elle en a conscience. Mais Pierre est dorénavant parti, et elle est impuissante...

- ... Le pire, c'était les explosions, dit-il à présent. Ça volait de partout, la terre, les éclats d'obus, les corps déchiquetés... Et tout ça pour quoi ? Pour presque rien, pour gagner quelques mètres de terrain dans une guerre qui s'éternisait et à laquelle on ne comprenait plus rien... Heureusement qu'on l'a gagnée, cette putain de guerre !

Pierre parle de plus en plus fort, mais il est impossible de lui dire quoi que ce soit, il n'entend plus rien. Les larmes coulent sur les joues de Clémence, elle voudrait disparaître sous terre.

- Tout ces gens qui sont là ne se rendent pas compte de tout ce qu'on a dû endurer. Pour eux, on est juste des héros avec de beaux uniformes, les vainqueurs de Verdun, les vainqueurs de l'Allemagne ! Et tous les autres, les disparus, « tombés au champ

d'honneur »... Tu parles ! On n'en avait plus depuis longtemps, de l'honneur ! On nous traitait comme des animaux, on vivait dans la boue, on nous nourrissait de bouffe immangeable, on était censé se laver mais même leur objectif ridicule d'une douche pour mille hommes n'a jamais été atteint ! On se traînait au milieu des rats et des insectes, on avait froid, on n'était plus que des machines programmées pour tuer !

Le guide est arrivé, un jeune homme d'une vingtaine d'années, sans doute un étudiant. Il les contemple étrangement, ne sachant que faire. Clémence s'approche, lui explique brièvement la situation à l'oreille.

- Je suis sincèrement désolée, je ne pensais pas que ça se produirait aujourd'hui... Je m'étais dit qu'une abbaye médiévale ne lui rappellerait aucun souvenir, je n'aurais jamais cru qu'il y aurait ce coquelicot, ce rouge sang...

- Pas de souci, Madame, ce n'est pas de votre faute, c'est moi qui suis désolé que vous ne puissiez pas profiter de la visite...

- Commencez sans nous, je vous en prie, tant pis... Je suis tellement désolée...

- Ne vous excusez pas... Vous pourrez peut-être profiter de la visite suivante, je vais arranger ça avec ma collègue...

Elle le remercie d'un sourire à travers ses larmes. Il s'absente quelques instants, revient en lui disant que c'est bon, qu'ils peuvent attendre quinze heures. Elle renouvelle pour la énième fois ses remerciements et ses excuses, puis s'assied sur un banc à côté du fauteuil roulant, tandis que le jeune homme entraîne le reste du groupe à l'intérieur de l'abbaye.

Pendant ce temps, Pierre, toujours perdu dans son monde, ne s'est aperçu de rien. Imperturbable, il poursuit son récital.

- C'est le 18 avril 17 que j'ai perdu ma jambe, tu le savais ? On a fait partir le télégramme pour te prévenir que j'étais à l'hôpital le 19, mais c'est le 18 que c'est arrivé, insiste-t-il.

Oui, évidemment qu'elle le sait... Au début, elle mettait un numéro sur un carnet à chaque fois que Pierre recommençait son histoire, et elle inscrivait à côté la circonstance qui avait provoqué le processus de remémoration. C'était le médecin qui le lui avait conseillé, et elle lui montrait les pages de son cahier à chaque rendez-vous. Mais elle comme lui s'étaient

vite découragés devant la fréquence de ces monologues, et la multitude comme la diversité de raisons qui pouvaient le provoquer.

- C'était une attaque dans la Somme, poursuit Pierre. On était avec Mathieu et Julien, et on s'est fait tirer dessus... On s'est jeté à terre pour éviter les balles, mais du coup on ne faisait plus attention au reste... En temps normal, on ne se serait pas fait avoir comme ça, je te le jure ! Mais là, on était obsédé par ces balles, on n'a pas vu la terre qui tremblait...

Cela doit faire près de trois quarts d'heure que Pierre parle, estime Clémence compte tenu de la progression du récit. On approche du dénouement à présent... Comme toujours, Pierre devrait ensuite s'assoupir pour une quinzaine de minutes... La jeune femme reprend un peu d'espoir : peut-être s'éveillera-t-il pile à temps pour le début de la visite ?

- L'obus a explosé violemment, on n'a pas trop eu le temps de réaliser ce qu'il se passait... J'ai su après que Mathieu était mort sur le coup, et Julien est mort à côté de moi une semaine plus tard, sur son lit d'hôpital... Et moi, je me suis réveillé quelques jours plus tard, avec une jambe en moins mais toi à mes côtés...

Il marque, comme à chaque fois, un temps d'arrêt.

- Comment tu as fait pour venir, d'ailleurs ? Je n'ai jamais compris. J'étais dans un hôpital militaire, et normalement les zones de combat étaient interdites aux civils...

Clémence ne dit rien, elle sait que son époux n'attend pas de réponse. Elle essayait de répondre à ses interrogations au début, mais elle a vite compris qu'elles n'étaient que rhétoriques. Et le médecin le lui avait confirmé : dans ces moments-là, Pierre était ailleurs, rien de ce qui concernait le monde extérieur ne pouvait l'atteindre.

- J'ai mal vécu de ne plus pouvoir me battre après, j'avais un peu honte vis-à-vis des copains... Mais d'un autre côté, j'avoue que j'étais content de ne plus avoir à connaître la vie au front... Mais le jour où j'ai été vraiment heureux, c'est quand l'armistice a été proclamé ! Ah, quand les cloches ont sonné, c'était la plus belle minute de ma vie !

Il ne reste que l'analyse politique des circonstances et des conséquences du traité de Versailles, le petit topo sur le traumatisme des soldats et les blessures physiques des éclopés et gueules cassées, sans oublier la traditionnelle minute sur la reconstruction économique du pays. Clémence s'encourage mentalement, plus qu'une douzaine de minutes et ce sera terminé... du moins, jusqu'à la prochaine fois.

Soudain, elle sent son téléphone vibrer dans la poche de son jean. Le nom de Marine, son amie d'enfance, s'affiche sur l'écran, comme une échappatoire. Encore une à qui elle n'a plus donné de nouvelles depuis près d'un an et demi, depuis l'accident...

- Allô, Marine ? ... Oui, c'est moi ! Merci infiniment d'appeler, c'est tellement gentil ! Je suis désolée d'avoir disparu de la circulation, j'ai eu de gros problèmes personnels... Non ne t'excuse pas, tu ne pouvais pas savoir... Je ne l'ai dit à pratiquement personne, c'était... dur, j'ai un peu coupé les ponts avec tout le monde... Ce qu'il s'est passé ?... Mon Dieu, comment te faire un résumé de ces dix-huit mois... Alors, en bref : Pierre a eu un grave accident de voiture en rentrant d'une conférence sur la Première Guerre Mondiale avec deux collègues, Mathieu Bertin et Julien Montreuil... Mathieu est mort sur le coup, Julien peu après de ses blessures, Pierre s'en est sorti mais il est amputé et il a... un peu perdu la tête. Il me reconnaît et se souvient des membres de sa famille ou de choses comme ça mais... il croit qu'on est dans les années 20 et qu'il est un ancien poilu.